BLAKE BUTLER

# 300 MILLIONS




ROMAN

# BLAKE BUTLER
# 300 MILLIONS

**« Butler nous livre un roman d'horreur fantasmagorique d'une exceptionnelle brutalité. *300 Millions* choque, stupéfie et dérange. »**
***Los Angeles Times***

**Dans la « maison noire », Gretch Gravey recrute de jeunes disciples pour l'aider à accomplir son grand dessein : l'anéantissement de toute la population américaine et l'avènement de Darrel, la voix qui parle dans et à travers lui. Après l'arrestation de Gravey, on retrouve des malles pleines de cassettes vidéo.**
**Leur visionnage « contamine » les policiers qui mettent fin à leurs jours ou rentrent chez eux et tuent leur famille avant de se suicider. Flood, le policier en charge de l'enquête, perd peu à peu pied lui aussi. Réalité et folie hallucinatoire se chevauchent puis se confondent tout à fait. Le monde est-il arrivé à sa fin ? Darrel est-il advenu ? L'apocalypse sans cesse renouvelée est-elle le seul destin possible de l'humanité ?**

**Blake Butler signe un thriller métaphysique vertigineux et dément, étourdissant et virtuose. Il convoque une Amérique avalée par ses propres pulsions morbides, pays tout-puissant dont la seule vocation, le seul désir, est la disparition. *300 Millions* est un choc esthétique autant qu'une parabole visionnaire.**

**Traduit de l'anglais par Charles Recoursé**



WWW.INCULTE.FR

CNL

Couverture : Rémi Pégin - 2018 - Photo : D. R.



© Blake Butler

**Blake Butler** est né aux États-Unis en 1979. Il est l'auteur de sept livres remarqués par la critique, qui a salué un auteur « infiniment surprenant et subversif » (*Publishers Weekly*). *300 Millions* est son premier roman traduit en français. Blake Butler publie également une chronique régulière dans le magazine *Vice*.

# 300 MILLIONS

Initialement paru chez sous le titre *300,000,000* chez Harper Perennial, New York.
© Blake Butler, 2014.
© Pour la traduction française, éditions inculte, 2018.

# 300 MILLIONS

## BLAKE BUTLER

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS)
PAR CHARLES RECOURSÉ

éditions inculte

*La partie « À propos de Darrel »*
*est dédiée à Molly Brodak*

Tous les cent mètres, le monde change.
Roberto Bolaño, *2666*

## SOMMAIRE

**UN** À propos de Gravey, 11
**DEUX** À propos des meurtres, 143
**TROIS** À propos de Flood (dans la Cité de Sod), 301
**QUATRE** À propos de l'Amérique, 415
**CINQ** À propos de Darrel, 499

# UN **À PROPOS DE GRAVEY**

Cette parole survient à cause de Dieu. En cette année où nous vivons Dieu n'est pas un être mais un système, composé en fugue déshydratée. Vivant dans un sommeil terrorisé nous l'entendons s'élever des longues contusions de notre éternelle dépouille commune, après quoi elle s'épuise, consumant nos souvenirs. Les ruines de la chair de Dieu nous entourent, nous lient ensemble à chaque instant, béants et débordants, perméables à l'inversion, dont nulle identité ne réchappe. Dieu est amour, et ainsi Dieu n'est pas amour. Tout comme je pourrais vous tuer n'importe quand, je pourrais devenir vous et vous ne sentiriez même pas le changement. Quand il n'y aura plus personne à transformer, quand tout aura surpassé la fin et le commencement, alors la réalité pourra naître.

---

**E. N. FLOOD** : *Ce texte a été recopié d'un cahier blanc trouvé au pied de l'escalier dans la pièce sous la maison située à* [redacted]*. Il a été confirmé que l'écriture appartient au propriétaire de la maison, Gretch Nathaniel Gravey, homme blanc de 45 ans, actuellement en détention préventive dans une prison d'État, accusé d'un nombre encore indéterminé d'homicides, sur le fondement de la quantité de restes humains découverts dans le sous-sol mentionné ci-dessus. Il est vraisemblable que d'autres victimes se trouvent hors de la maison, bien que leur nombre et leur identité, comme le nombre et l'identité des victimes connues, demeurent incertains eu égard à la gravité des défigurations et à la confusion des corps. Quant à Gravey, à l'exception du document ci-dessus, il ne communique pas.*

Celui qui a fait de moi l'image la plus vive de l'homme au regard de dieu est une suite de formes que j'appelais Darrel, même si je comprendrais rapidement que tel n'est pas son nom. Son nom a serpenté plus que tout autre mot, il est apparu gravé au feu dans les pages de livres impies composés à la plume et à la langue seules par les hommes d'avant que nous ne soyons nous, qui priaient endormis sous un ciel étayé par la graisse de nos viandes. Les syllabes de son nom se distordaient en fonction de la bouche employée à les prononcer, et ainsi le nom a pu se lier à toutes les langues. Il est apparu dans les rais d'une lumière sans âge, invoqué malformé dans toutes les bouches sous la forme de marques, loisirs, stupéfiants, œuvres d'art. J'ai vécu avec Darrel dans la maison noire plus de treize milliards d'années avant d'acquérir un corps, et pendant ces années le déluge d'idées sur lequel nous allions nous ériger s'incubait et inondait de sang notre cerveau. Le sol sous la terre de notre avenir comprimait tout ce que nous désirions, rongé par tous les grattements des ongles de tous les anonymes un jour enterrés et de tout le néant qui s'éveillait la nuit dans notre nouveau corps, et ainsi ce qui restait de la fondation au-dessous de nous est devenu si limpide et intemporel et dérangé que nous ne le sentions plus, et ne l'en désirions que davantage, et dans ce désir nous désirions que chaque centimètre du présent produise de nouvelles durées à convoiter, une nouvelle peau dans laquelle bouillonner. Ce que je dis c'est que nous recommencions comme la nuit recommençait comme la nuit chaque fois que nous parlions ou que nous voyions ou que nous sentions. Nous n'étions pas nous tels que nous le sommes devenus mais une autre personne déjà à l'intérieur d'une autre personne et toutes une fois de plus asservies à vivre une fois de plus comme si nous n'avions jamais vécu ou su que nous le pouvions. Ce que nous avons été à partir de là et ce que nous avons fait à tous les autres corps, à ces heures et à ces hommes et à ces femmes et à ces

gens, ce n'était pas nous mais quelqu'un que nous avions rencontré bien plus tôt et épousé aimé et tué, et enterré encore et encore en en gardant chaque fois un peu moins jusqu'à ce qu'à la fin il n'y ait plus rien eu à baiser, quelqu'un que depuis nous avions totalement dessouvenu par souhait de préserver notre lucidité diurne au-delà du point où désormais la couleur de tous les esprits apparaissait la nuit dans mon repos désincarné, pointait sur moi les lames de tous les jours à venir et à se répéter, vêtue d'une peau faite de tous les miroirs qui ne montraient que moi, le silence de notre adoration oblitérée ayant envahi le reflet de notre visage et de notre dos et de notre cul au point que nous n'avons jamais eu à rouvrir nos paupières ou notre bouche pour que la forme de la nuit vienne emplir notre esprit.

---

**FLOOD** : *Je ne suis pas certain que cette première voix déconcertante soit uniquement pour Gravey une manière retorse de démentir ses actes. Par moments il semble parler directement au lecteur, tandis qu'à d'autres c'est à nous qu'il parle, ou à travers nous, ou autour de nous ; voire, pardonnez-moi, à l'intérieur de nous. On a fréquemment l'impression que plusieurs de ces modes sont à l'œuvre en même temps. Il peut aussi exister d'autres modes que je n'ai pas encore perçus, même si j'espère que mon examen de ses dires me permettra de commencer à dégager ce qui se cache au-dessous. Malheureusement, ma retranscription élimine l'écriture particulièrement mutilée/enfantine/dégueulasse de Gretch Gravey, qui me donne de la fièvre dès que je la regarde plus de quelques minutes.*

Ayant déjà vécu éternellement au-delà de la chair comme toute personne, j'ai su qu'il me fallait de vraies mains. Il me fallait quelque chose pour me toucher, et pour toucher les autres, connecter leurs vies. J'ai d'abord pris le corps d'un enfant, une créature de la plus vaste dévotion. Ce gosse n'était qu'un parmi des millions d'autres, aussi arbitraire et d'une conception aussi peu pratique que n'importe quel objet ; ça aurait pu être vous, et c'était peut-être vous. C'est vous à présent. Ensuite, dans la chair de l'enfant comme en quelque costume, j'ai dû absorber son passé humain ; les tourments abominables et le désir futur qui tendraient ses nerfs, les formes innombrables de bonheur et d'enfer condensées dans une personne si jeune. Ma présence en lui l'a rapidement vieilli. En une semaine défilèrent ses rêves humides, les ciels trompeurs de ses fantasmes. Les années qu'il percevait n'étaient, pour moi, qu'une tapisserie de plus, morve dans un bébé. Plus il grandissait et plus j'étais lui et l'avais toujours été, jusqu'à la structure de son orchestration, la moindre fissure. Bientôt il a été assez grand pour avoir envie de toucher les autres, de baiser avec les autres. À travers l'enfant complet j'ai alors commencé à voir dans les yeux des autres les spectres étouffants qu'ils contenaient, les nuances de leurs attouchements. Il m'a été facile de vouloir absorber leurs spectres ; davantage de couleur avec davantage de couleur dans la couleur. À l'intérieur de l'enfant j'ai commencé à chercher comment obtenir dans le monde l'accès à toutes choses non encore publiques – j'ai commencé à me faire des amis, à utiliser les prismes et les médicaments et les rires forcés comme autant de cadeaux que je croyais aimer offrir. J'ai pris part à de la pornographie et à des voyages. Mais je m'en contentais de moins en moins. Quels que soient les médias que je lisais ou les substances que j'ingérais ou les boutons que j'enfonçais ou le trou dont j'héritais, je savais qu'il y avait toujours quelque chose à ma périphérie, un voile immense aux reflets de mortalité qui

frémissait continuellement par mes gencives et par ma langue, une hypercouleur ornée des lésions internes du vieillissement. Plus je savais que j'en voulais plus, plus le temps se traînait et moins il était possible que quelque avenir réel ne devienne comme enchaîné au mien. Pour propager mes mécanismes il me fallait quelqu'un de moins entièrement vivant qu'un adolescent – une personne au cerveau déjà à moitié charpie, un totem dans la demeure de la peste humaine qui s'était emparée de notre esprit si complètement, sans relâche, que la personne ne sentirait même pas que je me confectionnais un costume avec ses organes, avec ses idées. À la télé je regardais les ruines de l'homme s'abîmer entre les mains de diverses pompes à bite, et je restais tapi à attendre que ma promesse révèle le noyau de son kyste, l'orifice primordial par où notre devenir pourrait enfler jusqu'à exploser et répandre son frottage humain.

---

**FLOOD** : *Des boîtes contenant des photos d'un enfant, toujours le même, ont été découvertes dans un compartiment dissimulé sous le lit de Gravey. Au premier abord, rien ne permet d'affirmer qu'elles soient des preuves ou des souvenirs de son enfance. Les photos semblent avoir été développées trop récemment, et être issues d'une technologie trop actuelle, mais les vêtements et l'architecture qui y figurent paraissent bien plus anciens. L'enfant ressemble peu à Gravey, et pourtant il n'en est pas si différent lorsqu'on le regarde dans le noir. Pour l'heure, nous n'avons trouvé aucun corps vivant ou décédé qui paraisse correspondre à l'enfant, et les autres garçons de la maison ne se rappellent pas l'avoir côtoyé. Sur les photos, l'enfant paraît heureux et même charmant bien que, étrangement, il n'ait jamais les yeux ouverts.*

J'ai rencontré Darrel grâce à Gravey. J'ai rencontré Gravey grâce à Josh, et Josh parce que là où j'allais à l'école il y avait un trou dans le grillage et pendant la pause entre le déjeuner et le néant nous étions dans la cour et nous pouvions attendre que personne ne nous voie pour nous glisser par la fente jusqu'au long chemin et Josh me promettait qu'il menait à un endroit super et je le croyais parce que j'avais beaucoup de respect pour tout ce que Josh disait. Il est peut-être même vrai que j'ai aimé Josh dans ma tendre vie de l'époque, mais je ne pouvais pas me l'avouer parce qu'il était garçon et que j'étais garçon ; il n'empêche que ses cheveux coiffés en queue de rat qui tombaient sur ses épaules dans les terrains vagues et en d'autres heures loin de nous m'apparaissaient aussi aux moments où je ne ressentais rien seul dans ma chair, et ensuite à l'intérieur de moi je voyais ses épaules et j'imaginais ce qui y était rattaché, et après ça la nuit j'étais rapidement à l'intérieur de lui et je pouvais même être lui et quand j'étais lui je mettais mes mains dans son (mon) pantalon et avec mes (ses) mains je m'ouvrais en grand et je me faisais entrer et cela demeure peut-être la sensation la plus puissante que j'ai créée. Nous étions tous les deux remplis de sperme ; nous exhibions les cicatrices de l'inquiétude autour de nos trous. Il y avait tellement de musique ces nuits-là que je mourais chaque nuit et pourtant j'étais là. Malgré tout je savais que Josh n'était pas mon futur corps. Il était trop réel pour moi, trop homme. J'aurais pu avoir eu envie d'entrer dans l'éternité par Josh plutôt que par Gravey mais Josh aimait uniquement les lames et l'argent et se défoncer, et c'est pour ça que cet après-midi-là il m'a guidé hors de l'école puis dans le bourbier et jusqu'à la maison où nous avons rencontré Gravey qui nous a donné de la drogue si on enlevait notre T-shirt et nos chaussettes et notre pantalon et des fois autre chose aussi. À l'instant où j'ai vu Gravey j'ai su que je deviendrais lui, et qu'il me remplirait, et que notre collision ferait plier dieu. Gravey n'essayait pas de baiser avec nous, il se contentait

de mater et de nous passer les doigts dans les cheveux en respirant fort, mais cela suffisait pour qu'il reste en moi, d'une autre manière que Josh, d'une manière que je ne pourrais jamais apprendre à aimer. Dans ses yeux il y avait des cibles et aussi du gravier. Il était très, très vieux. Pendant qu'il se branlait nous inspirions des gaz et des fois nous gobions aussi des pilules ou bien nous fumions la terre. Ce que je gobais me faisait beaucoup d'effet : j'étais ouvert. Alors je voyais dans chacun une nouvelle façon de manier la couleur : je voyais que j'avais bien vécu sept vies avant le début de la mienne, comme un animal domestique, et que chaque vie au sein de la vie au sein de la vie d'avant en contenait sept également, même si au sein de chacune je ne me rappelais pas la résine des précédentes. C'était la septième vie qui faisait de nous des humains, qui nous donnait les symboles grâce auxquels nous pouvions croire que nous n'avions jamais vécu que dans le présent. Ça dans ça comme nous l'a dit Gravey alors que nous étions étalés devant lui par terre dans le noir des mers de fumée qui semblaient s'élever invisibles autour de lui. Peut-être qu'il a fait d'autres choses à notre corps quand nous étions dans cette position. Certaines heures je ne voyais plus rien des jours durant, je ne sentais pas plus la couleur en moi que l'on sent le frottement d'un papier contre ses paumes.

---

**FLOOD** : *De même que les autres personnes citées nommément dans ce procès-verbal, y compris ce « Darrel » représenté de manière amorphe, aucun Josh n'a été identifié ni ne s'est présenté. Bien que nous ayons appréhendé de nombreux individus soupçonnés d'avoir joué un rôle dans les événements de* [redacted] *au cours de la période de* [redacted]*, le nombre réel des personnes impliquées, ainsi que le nombre de victimes, demeure incertain. À l'heure actuelle, nous ne savons pas non plus si, et dans quelle mesure, des individus ayant déclaré vivre dans la maison avec Gravey ont participé activement aux meurtres ; bien que certains affirment les avoir approuvés et même y avoir pris plaisir, pour ce qui est de l'accomplissement physique du crime, tout semble accuser Gravey. De nombreux témoignages se contredisent. La plupart des garçons ne reconnaissent pas les autres. Certains semblent avoir subi des troubles émotionnels extrêmes, sans parler de ce qui a été fait à leur corps.*

L'espace où je couchais quand je dormais chez Gravey avait des vrais miroirs sur les murs et le plafond. J'étais tellement nombreux là-dedans et au-dessous et derrière que je n'arrivais pas à me voir depuis le milieu de nous tous où je me trouvais : un trône du moi fait de mes os et de ma chair multipliés. Mon sommeil était tranquille et je ne bougeais pas une seconde. Certaines nuits je pensais demander à Gravey si je pourrais venir vivre ici quand mon père m'enfermait dehors comme il faisait souvent parce que je m'habillais en noir et que je parlais avec d'autres voix que la mienne, mais la question continuait à flotter en moi grosse comme un avion. Je ne me sentais destiné à nulle part. Je dormais dans l'herbe haute près de la remise pleine de vieux outils quand je ne trouvais pas le moyen de forcer les serrures de Papa. Mon père aimait être en vie : il était photographe ; il comprenait le corps humain et les machines ; il avait plein de manières de travailler dans la mathématique de la cendre humaine pour ériger sur la lumière déformante de nos grandes cités un empire d'images à jamais glorifiées et mémorisées ; mannequins et acteurs ; les vivants et les morts. Il se foutait de tous les autres médias qui étaient déjà en concurrence dans cette vie pour de l'argent et qui se vendaient aux coins des rues emballés sous plastique. De toute façon il a été anéanti aussi vite que n'importe qui en même temps que l'air de l'Amérique ; je ne pouvais pas l'épargner ; je ne le voulais pas. En fait il n'était plus davantage mon père que l'endroit où votre regard tombe sur cette phrase muette, de même que ma mère n'a été importante que le temps de m'expulser, après quoi il y a toujours eu entre nous cet air dissimulé. Hors de la maison de Gravey seul la nuit au travers des poutres mouchetées d'ancien vieillissement j'entendais encore ce qui se passait dedans : des murs non pas murs mais idoles. Josh et d'autres de l'école qui étaient venus eux aussi pour être avec Lui, et je les entendais rire ou parler en verlan ou je ne sais pas quoi ou avaler du PCP par les yeux et quelquefois il y avait le bruit plus puissant

des machines qui faisaient vivre la maison si fort qu'on n'entendait plus personne par-dessus le vacarme de la ventilation de nos corps et des modems qui vomissaient sans arrêt les uns sur les autres. Une fois rentré dans la maison je me suis rappelé que je devais essayer d'écouter le bruit des machines moins longtemps que les autres histoire d'être plus intelligent quand je serais plus grand et d'avoir moins mal à certains moments parce que les choses continuaient sans moi dans l'organisme de tous les jours, même si pendant que ça aussi continuait j'ai commencé à sentir aussi que je ne changeais pas et que de toute façon notre origine consanguine depuis Adam et Ève commençait à agir de plus en plus en nous tous. À l'intérieur de la maison il y avait des jours qui s'étiraient alors que les chiffres ne bougeaient pas sur les horloges des machines ; à l'intérieur de moi, quand le temps restait comme ça, quelquefois pendant de longues durées, je sentais le vieil Hymne national gicler de mes organes sur les meubles et les glaces alentour, je sentais ses incarnations quotidiennes en publicités et pensées muettes et dieu dollar s'extraire de mes dents et de mon visage pour ensuite être englouties par la maison ; rapidement la maison a commencé à tuer chaque fois l'Hymne pour en faire un silence plus long que toutes mes cellules mises bout à bout dans mon désir et ce silence était le nouvel Hymne et il était chaud. Tant que le jour se poursuivait ainsi je pouvais dormir là au sein de ma posture sans me sentir plus vieux, faible, coupable. Je finissais toujours par me réveiller dans la chambre aux miroirs ; là je me voyais debout près de moi et c'était très beau, et je me souvenais de mon corps, de ce qu'il me réclamait. Être avec les longues dents de mon moi me rendait moins timide avec les garçons plus larges et plus hauts et avec l'ensemble de la communauté des gens. Une nuit je me rappelle maintenant avoir dit à mon père des paroles sombres dans une radio amateur que j'ai trouvée sous mon lit et qui avait une multitude de boutons marqués avec des symboles étrangers : ces mots dans le fil seraient les derniers que le nous composé de Papa et moi se formulerait l'un à l'autre en Amérique. Je savais que la destruction de mon père n'avait pas besoin d'être accomplie de ma main, de même que l'accouchement de ma mère ; il y avait tant d'autres personnes derrière les miroirs ; Il était dans chacune d'elles, et ainsi dans Son esprit chacune

était autant mon père et ma mère que le père et la mère de toute autre personne ayant vécu, et moi aussi j'étais leur parent et l'avais toujours été. Par la suite c'est cette pièce seule qui est devenue ma chambre ; je n'ai pas eu à demander, mais souvent je pouvais partager l'espace avec un ou plusieurs d'entre nous, qui dans le noir ressemblaient à d'autres moi. Certaines de ces nuits-là je me réveillais et je n'arrivais plus à forcer mes bras à bouger car trop de monde s'était entassé ici. Je trouvais suspendu au-dessus de moi un si grand nombre de moi que je ne voyais plus du tout les miroirs, ni donc les murs au-dessous. Quelquefois je voyais seulement tous mes yeux, par lesquels j'ai souvent été surpris par l'intuition que si je réussissais à presser de nouveau mon œil contre mon propre œil, alors ma vue porterait bien plus loin que cet espace, jusqu'à un endroit très reculé au bout d'un long miroir, et qu'elle irait plus profond chaque fois que ma vision en moi formerait une boucle obscure, parce que le moment n'est pas encore venu de parler de ça.

---

**ADAM A.**, 17 ans : « Je, euh, je connaissais pas les parents de Gravey. Je les avais jamais rencontrés, quoi. Des fois il disait que sa mère était enfermée dans une cage en verre dans son cerveau et qu'il lui donnait à manger de l'argent. Il me demandait de lui caresser le crâne. Il était hyper affectueux. J'aimais bien être avec lui, et même s'il était tout le temps super défoncé je crois que je l'ai jamais vu prendre des cachets ou taper ou fumer ou rien. Je sais pas pourquoi il parle comme s'il était pas lui, et il arrêtait pas de raconter qu'on est tous faits à partir de la même personne, ou qu'on le serait bientôt, et que c'est pour ça qu'on devait tuer tout le monde, jusqu'au dernier. Ce que je sais, c'est que personne d'autre avait le droit de dormir avec lui dans la chambre aux miroirs, en tout cas pas avant qu'il y ait des miroirs dans les autres pièces, parce que c'était la chambre de Gravey, même si des fois on pouvait y aller avec lui et tout, et bien sûr on devait partir quand il avait fini. Je crois que j'ai jamais vu quelqu'un y rester toute la nuit mais c'est peut-être juste que je l'ai jamais vu. Des fois il entrait dans la chambre et il fermait la porte et il ressortait plus avant longtemps et c'était pas grave parce qu'on savait où il planquait les trucs et y en avait toujours même si je crois que je l'ai jamais vu sortir de la maison. C'est comme dans toutes les familles, moi tout ce que je sais c'est uniquement ce qu'on me montrait. »

Tous les jeunes avec qui je me rappelais avoir été dans des pièces hors de la maison au sein de cette fausse année, eux et moi on traînait là où habitait Gravey sans qu'il y ait de commencement clair ni de fin. C'est devenu nos journées et nos soirées, des petites heures innombrables qui filaient dans la sueur et je sais pas quoi. Je cherchais toujours à l'intérieur de moi comment sortir de ce corps et passer au suivant, et je ne voyais toujours pas, au-delà du fait que maintenant quand mes bras ou mon visage s'engourdissaient avant mon cerveau je sentais un tremblement, un parler en moi, quelque chose qui fouillait dans mes cellules. À cette époque, Gravey portait souvent ses cheveux blancs en toge, enroulés autour de son corps apprêté de bleus étranges aux endroits les plus tendres, par exemple mollets aisselles et menton, à mesure que la matrice en lui étendait son réseau. Il ne disait jamais un mot. S'il avait un avis sur ce qui se passait entre nous, il l'enfouissait en lui sous la fumée. Près de lui je me suis plus vite senti plus vieux. J'ai commencé à me présenter davantage comme celui que j'étais. J'ai mis une photo de mon père dont j'avais brûlé la bouche de papier avec un cul de joint sous mon matelas spécial, que d'autres utilisaient pour être moi quand je n'étais pas là. Quelquefois quelqu'un venait et restait debout ou s'allongeait avec moi dans le long brouillard qu'il y avait partout autour de nous. Je ne l'en empêchais pas. Je ne sentais rien. Certaines nuits la maison était secouée comme une bille dans le hochet d'un bébé à l'intérieur d'une autre maison. D'autres nuits on avait l'impression qu'il n'y avait pas de sol, et tout le monde tombait à la même vitesse dans le même air et les lumières étaient éteintes et les papillons de nuit s'accumulaient sur l'avant-toit. Nous ne vieillissions pas. Dans l'enceinte de la maison de Gravey nous écoutions un enregistrement de percussions jouées par lui ou par un autre : de longues boucles caverneuses avec une grosse caisse arythmique et un tom basse qui bégayait une bouillie merdique. Sur d'autres cassettes il n'y avait

que des séquences de trucs étouffés au carillon qui m'évoquaient des appareils électroniques déglingués par le temps. Gravey dans le son se changeait en pierre. Son visage se haïssait. À une autre époque, je pense qu'il, je pense que Gravey, il avait été séduisant ; à présent il paraissait tourné vers lui seul, détruit, un corps errant comme tout le monde sous la lumière de ce dont il avait manqué, attendant que quelque chose l'efface ou au moins dise son nom. Les jeunes qui venaient pour être auprès de Gravey tous les jours orbitaient autour d'un corridor central de colonnes vertébrales, ou peut-être que je désapprenais à les identifier. Josh et moi nous étions les plus petits des normaux. Certaines nuits je ne connaissais le visage de personne. Dans ma tête je les appelais par ce qui n'allait pas dans leur rapport avec leur corps, du genre Connard-éternel ou bien Le-Loup-qui-bêle-des-cendres ou simplement Toi. Rapidement ça aussi s'est dissous dans une autre forme d'expression. Les visages devenaient des monticules d'enfer et de peau qui se confondaient dans tous nos souvenirs à la fois, même si on les avait vus quelques secondes avant. Personne ne me connaissait non plus. Souvent, nous les garçons nommés et sans nom, nous finissions sur le dos par terre totalement os, parce que les cachets que Gravey avait commencé à se procurer par quelqu'un quelque part dehors sur la terre nous donnaient l'impression que l'intérieur de notre corps aussi allait se changer en pierre, et ils nous écrasaient tellement que ça a bientôt réveillé ce que notre sang attendait réellement.

---

**PETER S.**, 15 ans : « J'ai jamais vu plus de cinq personnes à la fois. Gravey aimait pas qu'il y ait trop de monde dans la maison avant qu'il commence son truc. À l'école tout le monde parlait de venir chez Gravey parce qu'on pouvait se défoncer là-bas, et je crois qu'il a commencé à avoir peur que quelqu'un découvre qu'il était tout le temps avec plein de jeunes et tout ça et du coup il nous a dit de fermer nos gueules. Il mettait uniquement de la musique qu'il avait faite quand il avait notre âge ou je sais pas quoi et c'était de la merde. »

Et après ah oui un soir chez Gravey on, je veux dire nous, les mecs ou ce que vous voulez, on flottait encore dans la maison comme toujours et les bulles dans mon cerveau sont devenues un téléphone. J'ai décroché le téléphone à l'intérieur de mon crâne et j'ai entendu quelqu'un qui criait en striation lente des syllabes qui m'éclaboussaient le visage. Et puis j'ai appris à mieux écouter et j'ai déchiffré des petits bouts de ce que c'était, et même si ce langage n'était pas tout à fait le mien j'ai appris à distinguer le son qui jusque-là avait été mon nom à l'intérieur de moi. Ça ne ressemblait plus à mon nom. D'autres autour de moi à l'intérieur de la maison pas dans le téléphone criaient aussi le bruit du cri qui me parvenait dans le téléphone, mais ces corps se criaient dessus, balançaient leurs membres et enfonçaient leurs doigts dans des cavités. Les murs rapprochés alentour paraissaient plus hauts qu'avant cet instant. Le fil du téléphone s'enroulait dans la viande de mon crâne et composait une musique débile avec mon sang enragé. Je n'entendais pas la voix. Je ne L'entendais pas ; j'entendais dans mon aorte que je mettais une majuscule à ce pronom. Je suis entré dans la penderie et j'ai fermé la porte sur moi et j'ai nagé dans le tissu noir toutes lumières éteintes. Ça sentait comme lorsqu'on va chez le dentiste. Mes mains n'étaient rien. Là-dedans j'entendais. C'était la première fois que j'entendais Darrel. J'ai entendu Darrel dire qu'il se nommait Darrel. La chambre aux miroirs rétrécissait encore autour de moi. J'ai su tout de suite qu'il n'avait pas besoin de moi mais que moi j'avais besoin de lui. Je ne trouvais plus la porte. Pourquoi Darrel, j'ai demandé, c'est quoi un Darrel, pourquoi pas un autre nom, et j'ai senti les trous du combiné qui pressaient contre l'arrière de mon crâne, faisaient des petits étriers pour Écouter. Les syllabes s'enroulaient, se collaient à ma forme comme des poux. Darrel a redit certaines choses qu'il avait déjà dites. Il m'a dit où le trouver dans la maison, une partie de la

maison où je n'avais jamais été et que je ne croyais même pas être dans la maison. Darrel m'a raconté qu'il vivait à l'intérieur de la maison depuis l'apparition des maisons et même avant. Ensuite Darrel m'a dit de tuer Gravey. Darrel a dit que peut-être je comprendrais plus tard pourquoi je devais le faire et que ça ne changeait rien que je comprenne ou pas, parce que au moment où tous ceux qui pourraient m'en empêcher l'apprendraient ce serait terminé et achevé ou plus exactement insouvenu et que c'était la nature de la désincarnation de la passion. Le front de Darrel était très large, la langue à l'intérieur s'entortillait ; je l'entendais tout près de moi en sept voix qui étaient toutes la même voix éternelle. Dans le texte j'entendais la plainte de mon foyer qui essayait d'entrer lui aussi dans la chambre et d'arrêter la parole et de s'interposer, qui embrouillait mon sternum : j'ai entendu rire Josh, rire Gravey, quelqu'un quelqu'un quelqu'un quelqu'un d'autre. Comment je vais tuer Gravey, j'ai demandé à Darrel avec ma voix intérieure, et maintenant à l'intérieur du téléphone à l'intérieur de moi Darrel aussi s'est mis à rire au travers du rire caché de la maison préservé comme le souffle du fabricant à l'intérieur d'un morceau de beurre. La manière qu'il avait de rire m'a transformé en flaque et je me suis senti tout drôle ; ça m'a recoiffé et j'étais propre. Ensuite Darrel a dit que je tuerais Gravey avec le temps. Il a dit qu'il m'aiderait, parce que nous étions mariés. Il a dit que j'étais marié à lui ; dans le livre noir des ans et des sermons nous avions été écrits. Il a dit qu'une fois Gravey mort nous commencerions. Il a dit que je devrais entrer dans Gravey une fois que je l'aurais tué et revêtir ce corps comme le nôtre et ensuite l'étape suivante se produirait. Il a dit que nous avions le temps parce que le temps affluait et refluait, parce que tout ceci s'était déjà produit, se produisait maintenant, et se produirait encore dans un avenir proche. Il m'a demandé si je m'en souvenais. Il a raccroché le téléphone dans ma tête ; il y a eu un grand fracas dans mon cou puis mes poumons puis mon ventre, qui a laissé des manches rouges dans mon banc de vision, et j'ai secoué la tête mais elles sont restées. Après ça, la voix toujours en moi, mes dents me semblaient plus froides que ma mâchoire et je riais dans le son du rire de Darrel comme si je le faisais depuis toujours et le

referais pour toujours avec ma poitrine pleine de lumière lente et j'ai su ce que je serais et je l'ai immédiatement oublié. Dans le placard j'ai cherché la poignée et j'ai senti une chose humide entourée de cheveux foncés. Dans l'obscurité je ne voyais ni mes bras ni personne. C'était notre nouvelle lumière du jour.

---

**FLOOD** : *Ici je ne suis pas surpris de voir que Gravey prétend, en autant de mots, être passé sous le contrôle psychique d'un enfant, sans, une fois de plus, que l'on puisse dire s'il s'agit de la même personne. Il se comporte souvent en personne hybride de treize et de soixante ans, idiot puis épuisé, puéril puis figé. Il retombe souvent dans le babillage, parfois au milieu d'une phrase, et change souvent de voix comme s'il jouait au ventriloque avec lui-même. Au moins il est clair à ce stade du récit que l'enfant que Gravey, ou du moins une partie de lui, se rappelle avoir été se confond avec l'épave qu'il est actuellement, en tout cas dans son esprit fortement altéré. Quant à l'identité de « Darrel », je ne sais pas. Bien que Gravey réagisse souvent à n'importe quel nom comme si c'était le sien, chaque fois que je mentionne Darrel, Gravey grince des dents et couine d'une manière qui m'empêche de déterminer si cela déclenche en lui du plaisir ou du mépris ou bien les deux.*

J'attendais dans le rouge. Joues creusées plus étranges. Je ne croyais pas les mots que je m'étais entendu dire en moi au nom de Darrel, entremêlés avec la bière éventée que la sonnerie a avivée en moi et que j'ai bue. La maison paraissait bien penchée. J'ai ri aussi, mais je ne sentais pas de centre dont serait venue la couleur de mon bruit. Je regardais souvent au plafond pour chercher Darrel à travers le sol comme il l'avait évoqué, mais la maison n'avait pas d'étage ni de sous-sol. Le toit était en pente. Il n'y avait qu'un seul escalier et il menait à un abri anti-tempête qui était rempli d'un paquet de câbles et d'un bloc de marbre blanc deux fois plus gros que moi. Quelqu'un a dit que Gravey comptait sculpter une personne célèbre dans cette substance, mais je n'avais jamais entendu parler de cette personne, et elle ne m'avait pas l'air célèbre, et ainsi dans mon esprit la substance est devenue n'importe qui. N'importe qui pour toujours à l'infini. Sur toute la terre. Dans le rouge j'ai retenu ma tête à l'intérieur de moi et le téléphone en moi se taisait. Je tournais. Les bosses le long de mon bras ont commencé à grossir, à s'agglomérer. Certaines ont poussé là où j'aurais eu une montre si j'avais eu une montre mais je ne crois pas au temps ; une grosse pustule embusquée s'est ouverte près du centre de ma viande crânienne, cachée sous mes cheveux ; et aussi un renflement sur le dessous de mon prépuce, invisible quand je pissais ; un dernier trio d'affleurements comme un clavier à l'intérieur de ma lèvre supérieure. Toutes ces choses sont sorties de moi dans les huit heures suivant le premier appel ; certaines moussaient et ont calmé ma faim. J'ai essayé de coincer Josh pour le rendre témoin, mais il était déjà tellement ramolli et socialement négligeable à ce stade de nos vies qu'il s'est contenté de sourire et de sourire, sans participer. Je lui ai donné un petit coup avec ma botte et je lui ai dit au revoir, parce que même si je savais que je le reverrais, je ne le sentais plus dans les endroits de moi où je

sentais une personne connue avant cette heure-là. Il était le dernier. C'était arbitraire. Désormais le rouge était tout à moi.

---

**FLOOD** : *La perception eschérienne qu'a Gravey de l'architecture de sa maison et de l'espace environnant devient évidente : sa maison ne comporte aucun escalier (que nous ayons découvert), ni la plupart des autres éléments physiques ou objets cités ultérieurement. Certains ont pu être enlevés ou détruits. Il est possible qu'il crée un lieu reflétant les contours de son esprit à partir de plusieurs endroits différents. Cela étant, après avoir passé des dizaines d'heures dans la maison à chercher des réponses quant à la nature de tout ce système d'événements, certaines déclarations de Gravey m'ont semblé sonner subtilement juste : comme si un simple regard ne suffisait pas à appréhender toute la dimension spatiale de la bâtisse et de ce qui finirait par y apparaître. Je ne parviens pas encore à l'expliquer.*

Je n'ai pas tué Gravey de mes mains. C'est-à-dire que mes mains n'ont pas touché Gravey au cours du processus consistant à vider le corps de son sang, de même que je n'ai pas brandi de couteau, pistolet ou autre instrument dans sa direction, de même que je n'ai pas dit un mot dans sa tête qui aurait orchestré une destruction dévastatrice. Ce qui a fait mourir Gravey c'est que quelque chose est entré dans sa vie. Ce que je veux dire c'est que la fois où je l'ai revu après avoir entendu mes instructions il portait des boucles d'oreilles noires et un T-shirt bleu avec un cercle au centre de sa poitrine. Je crois que c'était un T-shirt d'un groupe qu'il avait aimé ou qu'il aurait voulu aimer. Il était voûté. Il était moins velu sur la tête et davantage sur le visage. Avant il ne parlait jamais vraiment sauf en ridules mais à présent sa bouche ne s'arrêtait plus. Il faisait un petit bruit d'aboiement. Il reniflait la tapisserie et il la décollait dans la cuisine pour révéler le blanc dessous. Il a arraché une bande et il l'a roulée en masque autour de sa tête. On l'entendait qui parlait à l'intérieur du papier mais le papier retenait le langage. Il était un canal, et déjà diminué. J'avais uniquement besoin de croire. Depuis l'intérieur de moi je l'ai regardé qui se tapait le crâne sur la cuisinière et qui allumait la cuisinière et qui riait des sept voix, un son qui m'empêchait de me rappeler le nom du quartier où mon père avait eu sa maison. Je ne me rappelais pas le nom de mon père ni le chien qu'il m'avait acheté quand j'avais quatre ans et qui m'avait un peu mordu à la joue mais que nous avions quand même gardé et qui dormait quand même avec moi dans ma chambre. Toutes les photos des choses que j'avais faites avant maintenant étaient quelque part à l'extérieur de la maison de Gravey. Tout pouvait disparaître d'une simple caresse de l'œil sur une portion d'un bâtiment ou d'une personne dans la longue nuit qui nous entourait. Sachant cela, la maison est devenue davantage la maison de mon corps que celle de Gravey, je le flairais dans mon sang. Cette maison avait besoin d'être repeinte,

j'ai entendu Darrel le dire car désormais je communiquais avec lui non plus par téléphone mais entre mes dents et là où j'aurais eu des gants si j'avais porté des gants. Je comprenais. Je suis allé dehors. Dehors, dans la bouillie d'argent et de télévision infinie qui encerclait la maison, en inspirant j'ai rameuté la nuit. Je l'ai sentie qui fourrageait en moi après avoir parcouru de longues distances autour de notre air en circuits interminables. Autour de moi ma peau a frissonné ; et d'un coup j'étais ensué, vidé de moi. Je me suis servi de mes bras pour répandre sur les corniches et les serrures et les fenêtres une teinte plus ciel que néant et moins ciel que les souvenirs difficilement rassemblés de l'aspect qu'avait toujours eu l'au-dessus auparavant : très sombre en dépit des broches et des globes qui faisaient mine de doter d'une dimension ce qui sinon n'avait pas plus de profondeur qu'un corps rempli de sang. Sous la nouvelle lune mes pores sont devenus très doux. Ils ont rendu la lumière au soir alors que la lune refusait de faire son travail tandis que je répandais sur la maison notre couleur mortelle. Plus je travaillais et moins j'étais fatigué. Quand j'ai été le plus infatigué possible, au-delà de mon corps, c'est là que j'ai enfin connu l'état d'amour.

---

**JOHN R.**, 18 ans : « Je sais pas ce qui lui a pris de peindre la maison comme ça avec tout ce qui se passait et qui allait se passer. On aurait dit qu'il voulait qu'on l'arrête avant qu'il commence, ou qu'il voulait balancer à la gueule de tout le monde qu'il allait le faire. Il avait vraiment envie de mourir. Direct j'ai su que j'aurais dû partir. J'arrivais pas à partir. »

**Anonyme** : « La maison noire avait toujours été noire. Elle était noire comme n'importe quelle maison et la peinture n'avait été posée dessus que dans le but de la faire ressembler à ce que doit être une maison. On aurait peint toutes les maisons de la rue si on avait eu ce qu'il fallait. On aurait peint les maisons des autres rues et les rues et Arnold Schwarzenegger et ta sale gueule de sale porc de pute américaine de merde. »

Plus Gravey marchait à l'intérieur de la maison sculptée dans le pigment de messe noire et plus vite il vieillissait. La peau autour de ses chevilles pendait comme si quelqu'un l'avait fait fondre. Ses bras n'arrivaient même plus à se tendre vers les personnes de notre congrégation qui avaient autorisé son toucher sans le recours aux produits chimiques ou au besoin. Il restait dans la cuisine près du porte-couteau et il se penchait en avant pour provoquer les ombres. Il se voyait dans les fenêtres et il craignait de disparaître. Moins il y avait de lui en lui et plus je pouvais m'ouvrir. Dès que je commençais à me sentir vide ou à dédaigner notre destinée, le téléphone sonnait dans mon sang et sonnait jusqu'à ce que je colle mes mains contre mes cuisses ou mon visage et promette à mon ancien moi que toute notre venue était planifiée, qu'il n'était pas en mon pouvoir de rien refaçonner. D'autres fois la sonnerie ne venait pas et j'explosais en un cri qui transperçait tout l'air comme si tous les téléphones de l'Amérique avaient été invoqués à la fois, même si personne dans la maison ne semblait l'entendre. Ce retrait de ma puissance me donnait envie de baiser et j'oubliais de me reposer. La nuit s'extrayait à la nuit. Je n'avais pas besoin de ne pas penser. Je me suis servi d'un autre téléphone que le téléphone en moi pour appeler mon père demeuré au lieu de naissance pour énoncer son désir de mort mais ce désir était déjà en cours depuis toujours, déguisé en cancer de l'estomac et en insomnie. Sur son répondeur c'était toujours moi à six ans qui disais allô allô allô allô allô allô allô allô. Ma bouche actuelle a remué au rythme des mots, délaissant la répétition pour des syllabes imprévues. J'ai entendu le moi futur en moi expliquer des choses portant sur l'ancien moi à l'ancien moi directement sur la bande, qu'un autre enterrerait, ma viande mémorielle congestionnée et totalement détachée de tout ce qui comptait : les jours n'étaient même pas des jours tels que je les avais vécus mais un film mnémonique amateur

racontant le merdier d'un autre. Chaque mot que je disais sortait de moi et me débarrassait à jamais de ce mot pour me donner un nouvel espace à combler avec l'avenir qui se profilait. Quand j'ai fini ce que j'avais à dire, je suis resté en ligne jusqu'à ce que la bande de la machine se termine, mimant notre silence, et alors mon ancienne maison m'a raccroché au nez et voilà où j'en étais.

Le lendemain Gravey n'était pas là, en tout cas pas Gravey tel que je l'avais compris. Il y avait une mince fenêtre de temps excédentaire à écouler entre notre passation. Nos corps étaient maintenant le même, comme une poupée qui chie sur laquelle on peut plaquer plusieurs peaux différentes. La différence croissante laissait dans ma mémoire un fossé entre ce que j'avais été dans ma jeunesse factice et le sac de viande actuel que je nommais aspect constant. Ma dernière nuit dans l'enfant, je l'avais passée éveillé au sein de la chambre aux miroirs, collé à eux et riant, attendant que Darrel change ma main en scie ou me donne espoir. Le moisi du revêtement et mes rêves de cuir humain et de villes de feu dans le placard ont couvert la peau entourant mes yeux de boutons prêts à éclore. Il m'a fallu des heures pour m'en nettoyer. Je suis sorti de l'obscurité couvert de duvet et je suis allé à la cuisine avec une envie accrue et retentissante, prêt à prendre la vie de Gravey de mes propres mains comme Darrel me l'avait ordonné dans mon sang pour organiser la collision éclatante entre lui et nous, mais dans la cuisine où il était le plus souvent la plupart du temps il n'était pas. Je ne savais pas que, dès l'instant où j'avais pris la décision de le tuer, il avait été moi. Il avait toujours été moi et il serait toujours moi, de même que j'étais aussi chaque nouvelle victime que je prenais. La peau de chaque minute filant tandis que mon cerveau humain s'activait pour rattraper mon état physique me scellait plus profond dans notre peau, réceptacle affamé de lui-même. Dans le bureau des aiguilles, pas de Gravey. Pas de Gravey dans le jardin ni dans les salles de batterie ni recroquevillé dans le placard où quand je dormais je rêvais du sang des chevaux, à la place il y avait ici sept garçons inconscients torse nu en jean blanc avec le mot FLAGELLUM cousu le long du ventre et tout bien coiffés à la manière des gens que l'on regarde avec amour, encore des musiciens. Je détestais que des groupes de merde crèchent dans cette maison de merde parce que j'entendais

leur musique de merde sortir de leurs doigts et des trous dans leur visage de merde, même si eux je ne me rappelais pas les avoir entendus faire leur bruit de merde la nuit avant celle-là. J'ai refermé la porte sur eux et j'ai tourné la clé. Ce jour-là était un samedi ou un mercredi d'octobre ou de juillet. Nous étions en 1981 autant qu'en 1440 autant que le mois dernier quand vous êtes né. Autant qu'en 2667. Mes bras à l'intérieur de moi essayaient de s'emparer de ma propre vie. Gravey n'était pas dans le jardin. Il n'était pas dans le bunker où finissait la merde ni dans aucune des pièces divergentes que la maison avait créées là où elle avait appris à se morceler. Je l'ai appelé sans prononcer un mot. Son nom était loin loin derrière mon cerveau. J'étais loin loin loin là-dedans derrière les yeux de mes yeux où son nom empaquetait des présents d'adulation immortelle et de parfait mirage.

---

**FLOOD** : *Le temps aussi semble poser problème dans la perception qu'a Gravey de lui-même, ce qui n'a rien d'étonnant puisque sa tenue vestimentaire fait se côtoyer les années quatre-vingt, les années soixante, les années quarante et les morts. Son odeur peut également être considérée comme un amalgame de plusieurs générations. Quoi qu'il en soit, dans l'histoire concomitante, nous avons apparemment atteint le stade où Gravey peut tenter de négocier sa peine, bien que tous les inspecteurs et avocats qui ont parlé avec lui soient ressortis en disant que tout cela est une comédie, qu'il est tout à fait conscient de lui-même, et que non seulement il est conscient du présent, mais il est en avance.*

Dans les toilettes du couloir, je suis tombé sur un autre corps, je savais que je l'avais déjà vu même s'il paraissait avoir vieilli de cent mois. Il ôtait le sang de ses dents avec un fil dentaire et il mastiquait. Où il est Gravey ? j'ai demandé, et je l'ai dit sept fois avant que ça sorte de ma bouche. L'autre corps a regardé le moi à l'intérieur du miroir et il y avait du rouge qui lui dégoulinait des gencives. Ses pupilles ressemblaient à des pixels. Cool, il a dit. Je comprends carrément. Il avait un cercle tatoué sur le nez. Je l'ai regardé qui me regardait dans le miroir et ensuite je me suis regardé et puis encore lui. Une partie du sang de sa bouche avait fait des taches comme des confettis sur notre reflet plat, une petite fête. Arrête de dire de la merde, j'ai fait. Je cherche Gravey, j'ai un mot à lui donner, tu l'as vu ou pas. Le miroir se pliait. Nous nous regardons en train de nous regarder nous regarder. Ouais, je te vois, mec, il a dit le gars, en double. Tous ses yeux sont devenus légèrement plus clairs. Je me sentais beaucoup plus fatigué que toutes les autres fois avant d'aller dormir.

---

**CHARLES**, 15 ans : « Je me rappelle, un soir je suis entré et j'ai vu Gravey dos contre le mur qui regardait tout le monde avec des yeux énormes comme si c'était la première fois qu'il nous voyait ou même qu'il voyait quelqu'un de toute sa vie. Dès qu'on s'approchait il nous griffait avec ses ongles. Il m'a arraché un bout de peau, je me rappelle, et ensuite il a commencé à le lécher, à le mâcher fort et tout. J'ai flippé mais après je me suis rendu compte que c'était un honneur et que je devais lui en être reconnaissant. La personne en lui qui est morte pour permettre la réalisation était la première d'une longue série de morts nécessaires, et je prie encore pour qu'on me donne la mienne. »

Alors que j'étais en plein devenir, les miroirs de ma chambre se sont propagés sur le sol. Ils se sont aussi collés au plafond et à l'armature des murs et sur les endroits où on marchait le plus en premier et ensuite où on marchait le moins, un bout après l'autre et rangée par colonne. Les miroirs on les avait récupérés par n'importe qui. Ce qu'il faut savoir c'est que les miroirs se comportent toujours de la même façon, peu importe leur prix ou la personne qui était dedans avant ou pendant combien de temps ils avaient blessé quelle viande ou ce qu'ils avaient touché où et avec quelle main. Mon reflet dans les miroirs a commencé à changer. Mes poils ont poussé sur mes mains. Comme Gravey, je me suis mis à me voûter, et j'ai commencé à répondre à son nom, glissant de la bouche des garçons pour qui je ressentais maintenant une tension érotique. Certains garçons étaient des femmes, mais envers ceux-là je ne ressentais rien, et ainsi j'ai appris à ne plus connaître la différence. J'ai essayé de sourire beaucoup et de ne pas beaucoup parler, à la manière de Gravey, et quand je disais une chose au moins elle était faite tout de suite, à condition que j'aie de l'argent ou des cachets à déposer dans des paumes, or j'en avais toujours. La fortune jaillissait de mes poches ou de mes doigts. Il en venait en continu comme une famille. Avec le temps il est apparu que les miroirs avaient été obtenus dans tous les endroits des environs dont les portes s'ouvraient ; dans les penderies et les buanderies et les vitrines on prenait ceux qui étaient au-dessus des lits, les longs fixés aux portes ou les tout petits à l'intérieur des médaillons, tous ils appartenaient à quelqu'un d'autre et ils étaient intégralement usagés. Rapidement il n'est plus resté un centimètre de la maison qui ne me contenait pas en train de voir, et tous les autres aussi. Quand une personne marchait, on entendait le miroir se briser. Le sang était sublime, un don de duplication temporaire. Je croissais.

**FLOOD** : *J'ai une théorie : à ce stade, en tant que narrateurs, Gravey-enfant et Gravey-adulte ont fusionné, un processus renforcé par Gravey-esprit (alias Darrel) (alias, peut-être, je crois, l'idée que Gravey se fait de Dieu ? de l'avenir de Dieu ?) (et je suggérerais que ce dernier n'est également autre que Gravey, ou du moins une idée dans son esprit, même si je ne serais pas surpris par l'émergence d'un AUTRE Darrel, réel celui-là, qui, vu ce que nous savons de la manière dont pense Gravey, pourrait être absolument n'importe qui dans l'histoire humaine). Je suis tenté de croire, en outre, que Gravey-enfant n'est en fait que Gravey bien plus jeune, un enfant autrefois normal et naturel et qui est devenu l'animal Gravey-adulte, et pour les concilier Gravey-adulte divise et déforme le temps en fonction de ses objectifs psychologiques, d'une manière apparemment consciente. Cela dit il me semble aussi plausible qu'un enfant, une personne extérieure à Gravey, soit venu chez Gravey, et que Gravey se soit pris d'affection au point de croire véritablement ne faire qu'un avec lui. Quant à savoir si ce peut être un des jeunes qui a vécu dans la maison avec Gravey au cours des nombreuses années où il l'a occupée, ou bien un autre jeune qu'il aurait tué ou dont il se serait débarrassé, la réalité me semble quasi impossible à décrypter pour le moment.*

Dans les premières heures sous Darrel je comprenais mal comment faire sortir ma voix de mes poumons vu que le sang dans ces poumons était fait pour dégueuler les syllabes exclues des vocabulaires des gens lambda. Il y avait longtemps que Gravey n'avait plus si bien parlé, et moi depuis peu ici en lui je brûlais comme des livres en feu à chercher les verrous menant à des passages dépourvus de clés. Il me fallait respirer profond en moi comme avant d'aller sous l'eau ; ensuite je fermais les yeux et j'écoutais fort, et dans le téléphone à travers le déferlement de l'eau j'ai réussi à entendre les choses que nous cherchions à verbaliser dans l'os. Ce qui est sorti de ma bouche n'était pas ce que criait la chair en moi. Je sentais les miroirs en moi qui crachaient de la cendre partout sur mes autres organes, noir sur noir. Je me suis observé tandis que je disais aux garçons de se regrouper autour de moi et de poser les doigts sur ma tête et que je laissais d'autres mots sortir de moi et entrer en eux pour qu'ils puissent parler quand je ne parlerais pas, c'est-à-dire le plus souvent. Ils ont écouté ce que je disais sans que moi je ne l'écoute. Je ne sais pas pourquoi ils ont fait ça, je sais juste que tous leurs yeux avaient un problème, on aurait cru que la matière de vies passées pleuvait en continu à travers eux. Ils me regardaient comme si moi aussi j'étais le miroir, et leur mère, et leur amant, et j'étais tout cela. J'étais nos doigts et nos alliances. Avec ma nouvelle bouche dans le tremblement collectif j'ai changé le nom de tous les garçons en Darrel. De tous mes orifices je leur ai dit : « Un long monde a existé dans ce monde avant nous, un long monde dans ce monde caché par le monde sur l'air où nous avons pris éveil. Notre problème est que nous croyons qu'il n'est pas possible de toucher ce monde. Nous voyons tous les mondes comme des mondes différents, nous imaginons que nous sommes quelque part à l'intérieur de nous dans notre parole, à déguiser le sang en muscle. La graine s'est immiscée dans nos maisons, nos peintures et nos câbles. Elle s'est enroulée autour de notre esprit et elle a fait surgir du vernis un fantasme

interne, au sein duquel nous demeurerons à jamais dans la peur : unis à la Terre du Néant. La nuit s'effondrant sous elle-même. Laissant un trou à l'endroit où nous étions plus grands que notre époque. Entre l'heure où la lumière revient à nous et le reste de notre point actuel dans cette Dévoration, tout le monde doit mourir en Amérique, doit être tué sans retard et de nos mains. C'est là que nous commencerons à devenir. » Alors mes orifices se sont refermés. La maison avait vieilli. Les garçons avaient vieilli. J'étais bien. Les miroirs de la pièce nous contenaient, chassaient le jour. J'ai vomi de l'eau, et nous avons bu.

---

**SAL**, 20 ans : « C'était très facile de le croire. Même quand on n'avait pas envie d'entendre ce qu'il disait et qu'on venait juste se défoncer la gueule il parlait et il parlait pendant super longtemps et il nous engueulait si on ouvrait la bouche et au bout d'un moment on se disait, Ouais OK c'est pas con, et avant à l'extérieur de la maison personne ne nous parlait sauf pour dire des trucs débiles du coup nous aussi on a commencé à dire les mêmes choses que lui et puis voilà. Au début je suis rentré dans le jeu un peu pour me moquer je crois dans ma grande connerie en voyant que tous les gens que j'avais connus m'avaient déçus comme ils font toujours mais à force de continuer à dire et à entendre et à dire et à entendre les mots sont apparus dans mon sommeil et dans mes poumons et tout sans que j'y sois pour rien. C'était super agréable. Même quand on y pensait plus du tout Gravey répondait en parlant à notre place. Il faisait plein de voix différentes qui sortaient de lui et il nous regardait et il avait notre voix et il était capable de dire des choses à notre place et c'était puissant. Du coup on le laissait faire. Et après ça a donné ça. C'est dur à expliquer. C'est pas grave. Et aussi plus ça se produisait vite et plus vite ça se produisait et mieux et plus, et les jours passaient et on se ressemblait tous. On se ressemblera toujours. Même s'il a tué mes parents et si j'aurais préféré être ailleurs j'y crois encore. »

**FLOOD** : *Ce paragraphe contient la première référence à la Terre, qui, si je comprends bien, est ce qui sera créé dans le sillage des meurtres, selon Gravey, une sorte de palais de corps par lequel il sera possible d'accéder à l'esprit et l'histoire de sa conception de Dieu. Quand je lui ai demandé ce qu'était la cité de Terre, il n'a pas réagi et m'a regardé sans me voir comme si j'étais un morceau du mur.*

La nuit je jouais de ma batterie. Elle créait de la colère. Je disais aux garçons d'aller se coucher et ils y allaient et ensuite je m'asseyais à la caisse claire et je levais les baguettes. Quelquefois j'hésitais une heure voire sept en attendant que le fléau monte de mon ventre dans mes bras et me communique le tremblement des téléphones et des corps virant au jaune et de la fonte de toutes les pyramides des marchés dans la cendre du coup de grâce annoncé. Je frappais les peaux. Dans ces percussions il y avait une musique supplémentaire, qui était aussi Darrel, et qui était la guerre comme chaque jour. J'avais un travail à faire. Maintenant j'avais cette maison, et dans cette maison ce corps par lequel je pouvais forcer les autres à le servir de la même manière que moi je m'étais changé. Je ne me rappelais plus à quoi ressemblait mon corps avant Gravey, mais de toute façon lorsque j'ai baissé les yeux je n'ai rien vu. Ce que je veux dire c'est que je n'étais pas là : pas de torse, pas de sexe. Je me touchais pendant des jours et je ne jouissais jamais. J'ai laissé entrer la batterie en moi, ma plus pure fornication. Ma chair était vierge la première fois que je suis entré dans la maison et je serai encore mentalement vierge à la fin lorsque par notre négation nous mourrons une fois de plus, et entre-temps, dans la plus petite pièce que cette maison noire aux miroirs pouvait supporter d'accueillir, je vivais au sein du langage. Je neigeais tout entier comme un crématorium en flammes à la proue du mois d'août. Ma bouche a désappris à dicter mes idées, ce qui leur a donné une antériorité. Quand je ne jouais pas de la batterie, les cassettes diffusaient ce qui avait déjà été joué, plus fort et d'une manière différente de l'instant d'avant. J'ai fait installer des haut-parleurs dans les cadres des lits et dans la cuisine et dans les centimètres des lampes, si bien que tout le monde entendait tout le temps. Les heures s'allongeaient. Tous les soirs pour manger nous commandions des steaks. Il n'y avait pas une minute sans viande dans la maison et il n'y avait jamais de nourriture qui ne soit

de la chair. Certains garçons avaient eu le crâne bourré d'autres idées, il a donc fallu qu'ils apprennent. Ils n'ont pas mis longtemps ; affamés, il arrivait même qu'ils mordent dans leurs bras et boivent et rient un peu. Nous avons appris à voir le son. J'ai aussi obligé FLAGELLUM à se rebaptiser Darrel ; ils ont installé leur équipement dans le bureau, dans la pièce derrière la pièce qui abritait ma batterie, dos à dos. Au départ ils croyaient en moi quand j'étais Gravey, et ensuite ils ont commencé à croire à autre chose, à la chair de moi en moi contenue dans le corps de Notre Homme. Les musiciens ont dû beaucoup répéter pour jouer le thème que Darrel attendait d'eux. Les nouvelles chansons que j'avais écrites pour leur musique ne pouvaient être jouées que sous une lumière artificielle. Nous avons commencé par des tubes de néon, puis nous sommes passés à la lumière noire, et ensuite aux bougies ; à la fin nous étions au sein de l'obscurité. Les paroles que chantait le chanteur n'étaient toutes qu'un seul mot. Ce mot était Darrel. Les chansons n'étaient qu'une note. Cette note était Darrel. Ils n'ont jamais protesté.

---

**JOSEPH A.**, 21 ans : « J'étais le bassiste de Flagellum avant qu'il nous oblige à changer. Au début ça m'a fait chier parce que c'était moi qui avais trouvé le nom et j'aimais son côté bizarre, ça faisait penser au sperme et à se prendre des coups, tout ça. Et là y a un vieux hippie qui aime que des trucs de hippies pourris et qui commence à nous donner des ordres, il nous dit que si on veut devenir célèbres faut qu'il nous aide et qu'on fasse tout ce qu'il nous dit. Nous on a fait euuuh OK, et tu vas faire quoi, t'es un déchet, mais on avait pas d'autre endroit pour répéter et de toute façon c'était son matos alors on a joué le jeu, si ça pouvait lui faire plaisir. En tout cas c'est comme ça que ça a commencé. On avait pas vraiment l'intention de changer ni de jouer ses chansons. Mais après elles ont commencé à avoir du sens. On s'est mis à les jouer de plus en plus et pas juste parce qu'il nous le demandait mais parce qu'elles coulaient toutes seules. Nos mains jouaient. Nos bouches étaient ouvertes. Et rapidement on a oublié toutes les chansons qu'on avait bossées avant. »

**FLOOD** : *Les cassettes marquées « Darrel » retrouvées dans la maison ne contiennent pas de son.*

Par moments survenaient encore des fragments de moi d'avant moi-moi. Pendant que les garçons mangeaient ou jouaient ou dormaient ou allumaient du feu j'entrais parfois dans la première chambre aux miroirs qui était fermée à clé et je m'allongeais immobile dans la forme de nulle part. Mon moi précédent, l'enfant en moi, continuait à survenir dans les moments de creux : le frottement de nos cellules communes contre la maison a commencé à apprendre que le monde a de multiples couches, elles-mêmes ayant de multiples couches. Nous étions tous dans tous ces murs que touchait le jour présent, je le savais ; dans toutes les mères entre ces murs. Quelle que soit votre manière de conduire, de voler, de taper à la machine ou de revendiquer, notre histoire y était contenue. Ne croyez pas que vous n'étiez pas là avec moi dans la petite chambre close tandis que le bruit traversant les murs bousculait ma chair factice et me donnait chaud et que j'éjaculais une semence vierge dans le matelas qui ensuite se tortillait de vie. À chaque orgasme je sentais que l'avenir du monde devenait changé autour de moi. Les enfants que je n'aurais jamais, la crème de mes filles, de mes fils, répandue morte pour que trépasse le jour piégé dans la friction de mes paumes. De cette manière, aussi, entrait Darrel. Darrel virevoltait dans mes cavités. Bientôt je n'ai même plus eu besoin d'entendre sonner le téléphone en moi pour sentir qu'il était là dans mes câbles, sur mes boutons, qu'il appelait chez lui. Et puis, aussi rapidement que j'avais pénétré dans la maison, j'ai commencé à voir sur les miroirs une quantité de films que je n'avais jamais vus projetés sur la chair à l'intérieur de ma tête. Ces films n'étaient que des opérations. Ils ne s'étaient survécu que partiellement. Certains je m'en rappelais encore d'avant dans des salles obscures, déformés par un lent clignotement, mais le souvenir en était légèrement faussé. Prenez celui-là, que j'avais regardé une fois avec ma mère par terre dans notre premier appartement, où une machine se retourne contre des

hommes dans l'espace et les tue ; au lieu que le monde se termine par un tunnel de couleur allongée et une salle blanche et un bébé grand comme plusieurs terres, dans cette version le monde se dirigeait droit vers le soleil et il emplissait la nuit de hurlements si nombreux que le ciel autour du soleil se remplissait de lait. Je me rappelais aussi un autre film, où plein de grenouilles pleuvaient du ciel à la fin et rapprochaient les personnages, mais cette fois les grenouilles continuaient à pleuvoir et à s'accumuler sur tous les bâtiments et sur les gens jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à filmer ni à respirer que des grenouilles. Au lieu de me rappeler dans mon esprit qu'un jour je m'étais rappelé que ma mère m'avait fait un croque-monsieur avec des tranches de jambon carrées avant de me mettre au lit, là maintenant j'étais dans le corps d'un homme et je n'arrivais même plus à penser à des choses d'avant le jour où j'avais entendu Darrel chuchoter mon cœur. Je savais que les altérations des films signifiaient que je mourrais avant l'âge où meurent les gens à notre époque, que j'étais un autel et non une personne, mais que cela aussi changerait bientôt, et aussi que ça n'avait pas d'importance car lorsque je mourrais il y aurait enfin une nuit nouvelle, car dans ce néant nous ne sommes rien, et dans le néant dans le néant nous avons l'éternité à venir. Je savais que je devais détruire les films, enregistrer par-dessus tous les souvenirs, afin de laisser place à la chair virtuelle, de rêver le sang de notre dieu dans l'existence totale. Toutes les images devaient être fusionnées, les morts ouvertes en grand dans la terre de Son corps, les histoires intimes transposées dans un langage extérieur au continuum. Ça allait au-delà de l'avenir, de tous les avenirs. Avant que Darrel apparaisse en moi je n'étais personne et ce n'est pas grave et tout arrive et vous savez déjà que ma mère est morte ou mourra et vous savez que mon père non plus n'est personne et qu'il est mort ou mourra. Darrel en tout cas à travers moi est capable de faire preuve d'amour envers les garçons dans la maison où la lumière est élargie au maximum. Darrel me montre comment leur caresser la tête bien qu'ils soient plus grands et plus vieux que moi et qu'ils puissent prendre davantage de drogue et m'aimer davantage que je ne les aime car Darrel a eu l'intelligence de me placer dans le corps d'une personne qui offrait des drogues à tout le monde.

Les gens aiment la drogue même s'ils n'aiment pas la drogue comme ma mère qui affirmait n'avoir jamais aimé la drogue, au lieu de ça ils aiment le seigneur parce que le seigneur en réalité ce sont les drogues, et même si à ma mort je vois le seigneur et que c'est un homme campé au-dessus de moi dans un linceul blanc en train de se vider de son sang par les paumes, et même si je Lui dis en face que je crois qu'Il est un homme venu parmi nous et un homme qui a toujours été, ce que je voudrai dire c'est que je pense qu'Il est la drogue. Je veux tout ça à l'intérieur de ma vie. Ça remplace les Jours Passés, qui de toute façon ne me servaient à rien car si je n'étais pas venu à Darrel j'aurais arrêté mes études ou alors je les aurais terminées ; j'aurais quitté l'école par un trou ou un autre et je serais allé travailler pour mon père avec ses machines ; avec lui j'aurais appris à aimer l'air comme vous et à être machines et à baiser machines et à vivre machines et à manger boire et vouloir jour après jour et à n'avoir malgré tout rien de réel et à mourir. J'aurais fini devant dieu sans rien.

---

**FLOOD** : *Ce passage presque sentimental à propos de sa mère et de son père (manifestement présentés une fois de plus dans les dernières traces enfouies de l'identification enfantine de Gravey) semble donner à voir, sinon un aspect humain de Gravey, au moins la capacité à un semblant de souvenir et de nostalgie, chose dont il n'a pas fait montre en personne. Nos efforts pour localiser les parents de Gravey se sont révélés vains, et nous n'avons trouvé aucune preuve de communication avec Gravey dans les possessions qu'ils semblent avoir abandonnées précipitamment, pas plus que de photo de Gravey enfant ou adulte. Pas non plus d'autre relation familiale ou sociale extérieure aux personnes qui prétendent avoir vécu avec lui dans la Maison Noire, même si là encore aucune complicité extérieure n'a été confirmée. Je traite les indices de désespoir ou d'émotion dans son discours comme de nouveaux subterfuges, d'autant plus que, lorsque je suis dans le même bâtiment que lui, j'ai la sensation insidieuse qu'il cherche à entrer par tous les moyens dans mon esprit ou celui des autres.*

Certaines nuits il y avait tant de garçons que je n'y voyais plus à travers la muraille de leurs membres. Les garçons entendaient la parole que j'énonçais et ils la recevaient et ils partaient dans la nuit et ils revenaient avec d'autres garçons. Pendant que les miroirs et les lumières basses et les chansons de Darrel pulsaient dans l'ossature de la maison, les garçons se pliaient sur eux-mêmes dans la chair nouvelle que nous partagions. La couleur qu'ils émettaient de plus en plus me faisait hurler plus fort dans mon désir de mort, à cause de quoi ma vue et mon corps se dissociaient encore de temps à autre, mais cette fois j'ai lentement compris que je pouvais l'organiser. De là je me voyais en moi qui courais d'une pièce à l'autre au loin et au ralenti, parlais une langue qui n'était plus nôtre ni mienne dans les têtes qui flottaient autour de mon visage. Les autres moi faisaient exactement ce que je désirais sans que j'aie à bouger. Il était rare que j'éprouve de la douleur. Quand je me cognais dans une vitre je n'avais pas mal, et elle ne se brisait pas sauf si je le lui ordonnais. Derrière les fenêtres où la nuit s'enroulait je voyais que les étoiles du ciel devenaient sourdes, vérolées par une chose les voyant de loin derrière. Le monde était rempli d'autres que je pouvais être. Toutes les maisons plantées telles des dents autour de nos vies abritaient les gens qui dormaient. Il me les fallait tous. De même que la foi de dieu en lui-même. Les garçons venaient manger la viande de mon torse. Ils inspiraient jusqu'à ce que la pression creuse des ravines dans leur tête, dans lesquelles je pouvais ensuite déverser mes aigus dévastés. Leur plainte constituait un toit contre la nuit, protégeait les aspirations de nos corps de ceux qui ne les comprendraient jamais, les adeptes intermittents à jamais piégés dans leur propre vie. Partout au-dehors ils posaient les mains et la bouche sur tout ce qu'ils voulaient. Comment pouvions-nous respirer alors qu'il y avait davantage de vivants sur terre aujourd'hui que la somme de tous ceux qui avaient vécu et

étaient morts à ce jour. Il y avait un équilibre à retrouver. Le nombre des morts, ai-je dit au nom de Darrel, doit bientôt croître. Quand nous sommes nés, ai-je continué au nom de Darrel, notre langue s'est inscrite sur le ciel qu'elle a noirci et où se découpait un immense cercle jaune en forme de zodiaque. On ne plaisante pas avec la lumière d'une étoile morte, or tous ces gens continuent sans arrêt. J'ai dit beaucoup de choses dont je ne me rappelle pas au-delà de la nécessité du massacre, du devenir-hors-du-monde. Pour bien me faire comprendre j'ai demandé au nouveau avec les longs cheveux noirs d'aller regarder derrière l'horloge accrochée dans la chambre où la plupart des derniers arrivés se branlaient les uns les autres dans leur sommeil. Obéissant, Darrel Mèches Noires est allé décrocher l'horloge et l'a déposée dans mes mains. Au revers du cadran se reflétait le noir uniforme du ciel à venir. J'ai entendu mon front se replier un peu sur mon cerveau. J'ai frappé Darrel Mèches Noires à la bouche avec la tête de l'horloge et ensuite une autre fois par terre avec ma tête à moi, et puis avec mes deux poings dans ses joues, et encore avec l'horloge. C'était ma première violence dans ce corps. Le visage de mon garçon a saigné longtemps avec une odeur de chatte somptueuse. Je sentais que son sang me disait de Commencer, et pendant ce temps Darrel Mèches Noires pleurait, baisait mes mains avec sa longue langue. Je l'entendais me dire S'il te plaît, J'aime ça, Oui, Encore. Après cela je n'ai plus entendu que des acclamations.

---

**JOHN R.** : « Il y avait déjà un nombre délirant de gens qui venaient. Je ne sais pas d'où ils sortaient ni comment ils étaient au courant, mais certaines nuits il y avait plusieurs dizaines de mecs qui attendaient que Darrel parle. Il y avait aussi des filles mais Darrel a dit à Gravey de nous faire dire que c'étaient des garçons. Tous ceux qui l'avaient vu une fois avaient envie de le revoir, donc on était de plus en plus nombreux, et Gravey devenait très vite complètement différent de ce qu'il était avant de se mettre à parler. Je me rappelle l'odeur dans la pièce la première nuit où il a tué le premier garçon devant nous. Comme si on avait pris tous les parfums qu'il y a dans les grands magasins dans les longues vitrines et qu'on les avait vaporisés tous ensemble dans la pièce. Ça avait même un côté coloré. C'était impossible